



[MAÎTRE TAPISSIER]

MODESTO OSORIO EST MAÎTRE TAPISSIER. AMOUREUX DES TEXTILES ET DES COULEURS, SA PASSION POUR LE MÉTIER EST COMMUNICATIVE.



SUR LE BOULEVARD HENRI IV, À DEUX PAS DE LA BASTILLE, se dresse une enseigne au nom énigmatique : Les Deux Portes. Sa vitrine est un chatoiment de couleurs et de textiles en tous genres. Lins, soies, velours, galons s'y côtoient à profusion. Au sous-sol, Modesto Osorio, maître-tapissier nous reçoit dans son atelier. Les compagnons

ouvriers sont à l'ouvrage. Les gestes sont précis, ils ont été transmis de génération en génération. Restaurer un fauteuil et être tapissier « villier » sont deux arts que le maître des lieux nous explique avec passion. Il nous livre les arcanes de son métier et exprime avec ferveur son obsession : la nécessité de transmettre un savoir-faire vieux de plusieurs siècles. ■■■

►► Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste le métier de tapissier ?

Le métier de tapissier fait partie des métiers d'art et remonte au XIII^e siècle. Il consistait à mettre des étoffes aux murs, à réchauffer les intérieurs... C'est un métier très complet et très varié. Il y a deux sortes de tapissiers : les tapissiers garnisseurs qui s'occupent de la restauration des sièges, avec le rembourrage du crin, la réfection des ressorts ; c'est un travail d'atelier. En second lieu il y a le tapissier « villier » qui, comme son nom l'indique, travaille en ville et s'occupe des appartements des clients, des rideaux, des draps et habillages des fenêtres, de la pose des moquettes et des tentures murales.

De tous les métiers d'art c'est certainement le plus noble. Louis XIV avait d'ailleurs ennobli les tapissiers qui avaient droit au port de l'épée. Pour moi, c'est un métier passionnant parce que très varié, on ne fait jamais deux fois la même chose. Il y a beaucoup de travail d'atelier, de confection, et il y a aussi la pose sur place, donc on a une vision complète du rendu de chantier. Cette créativité, ce travail des étoffes, des couleurs, le conseil du client, le travail avec les décorateurs est passionnant... on offre du rêve aux gens.

Qu'est-ce qui vous a amené à faire ce métier ? J'étais d'abord dans la publicité, je faisais du dessin. Mais je n'aimais pas le travail de bureau. Je recherchais quelque chose où je pouvais exprimer mon sens des couleurs. Un de mes beaux-frères ébéniste, Xavier Linard, m'a indiqué un ami tapissier en m'assurant que c'était ce métier qui me correspondait. Et en entrant dans un atelier, j'ai eu un choc, j'ai su tout de suite que je

voulais faire ce métier. J'ai eu mon CAP de maître tapissier. J'ai fait mes classes chez Monsieur Alessandri, un grand tapissier parisien. Dans son atelier, les gens travaillaient à l'ancienne, comme au XVIII^e. Et je trouvais cela merveilleux : la précision du geste transmis depuis des générations. J'ai toujours voulu garder un regard sur l'extérieur, sortir de l'atelier, entrer dans les appartements, voir le décor d'ensemble. Avant sa mort, mon maître d'apprentissage m'a légué ses outils et je trouve que c'est un passage de témoin extraordinaire. Il les avait eus lui-même de son maître d'apprentissage. Et à chaque fois que je manie ses outils, j'ai l'impression de tenir l'âme du métier entre les mains, tout le savoir-faire transmis de génération en génération est là.

Quelles sont les contraintes du métier ?

Tout en proposant du rêve, des couleurs, des qualités de textiles différents, il faut tenir compte du goût des gens. C'est là que rentre en jeu la créativité. Un rideau n'est pas un rideau. Vous pouvez faire entrer dix tapissiers différents dans une pièce et il vous proposeront dix choses différentes. Si le client vous suit, c'est extraordinaire. C'est un métier qui demande une grande sensibilité.

Quel est votre type de clientèle ?

Nous travaillons beaucoup pour des ministères, des ambassades, il s'agit alors d'entretien du patrimoine, nous travaillons avec les architectes des bâtiments de France. Nous travaillons aussi beaucoup avec des architectes, des architectes d'intérieur, des décorateurs, des designers même pour des créations de canapés. Nous travaillons



►► Aussi bien des textiles traditionnels que des matériaux modernes. Nous avons également une clientèle de particuliers de tous genres, de tous milieux.

Sièges transmis de génération en génération, valeur sentimentale.

Parfois, on retrouve le nom de la personne qui l'a refait il y a cent ans, et à mon tour j'y appose mon nom. Il y a toujours cette idée de passage de témoin, de transmission. On a l'historique de certains sièges parfois par nos clients, parce qu'ils savent qu'ils ont été dans la famille depuis tant de générations. Il m'est arrivé de travailler dans un ministère, de démonter du tissu mural et de retrouver un petit mot d'un tapissier griffonné au début du siècle dernier, c'est un clin d'œil à l'artisan. Autre chose à laquelle je tiens fortement : c'est la formation. Je me suis longtemps battu pour que le métier garde ses lettres de noblesse. On voulait alors à tout prix avoir des jeunes qui avaient le bac. L'âge de l'apprentissage ayant reculé, on a maintenant des personnes qui viennent par choix et non par échec scolaire. Et là on peut vraiment travailler avec des gens intéressés. Pour moi c'est un devoir d'enseigner et de transmettre. A mon époque on était 80 en première année, aujourd'hui ils sont 8. Ce qui est triste



■ C'est tout ce savoir-faire qui a traversé les siècles et qui n'est plus transmis parce que les compagnons s'arrêtent, partent à la retraite. C'est pour cela que je veux me battre aujourd'hui, et suis je dois être le dernier, je serai le dernier. Il y a de moins en moins de compagnons qui travaillent à l'ancienne et veulent transmettre. Pour ma part, j'ai donné des cours à la DAC (direction des affaires culturelles de Paris) pendant des années à des particuliers. Les gens faisaient un fauteuil dans l'année. Plus on parle d'un métier, plus on les intéresse et mieux c'est pour le métier : un particulier averti sait mieux juger de la qualité d'un travail. Qui a peur du particulier à l'œil exercé ? Les gens qui travaillent mal. J'accepte toujours les stagiaires, les jeunes qui veulent se former, je ne ferme jamais la porte à qui que ce soit.

En travaillant en collaboration avec des architectes d'intérieur, comment dose-t-on sa créativité ?
C'est très difficile. Archi et archi, ceux qui savent ce qu'ils veulent et qui n'en démontent pas. Mais quand on est dans le patrimoine, cela pose moins de problème. Mais il faut parler la même langue et ce n'est pas toujours évident. Il faut être dans la même sensibilité. Décorateurs très créatifs, gens ouverts, qui dessinent beaucoup, disent que le pli doit tomber là. Après nous on réalise, la matière vit, le tissu prend sa forme. Une soie et un lin ne vont pas travailler de la même manière et parfois on leur explique que le rendu risque de ne pas être celui qu'ils attendaient... le tissu ne s'y prête pas. Décorateurs qui ne veulent rien savoir. Cela m'intéresse si je peux intervenir. ■■■



■ Y a-t-il des tissus que vous aimez plus travailler que d'autres ?
Ça c'est mon gros problème, j'aime tous les tissus. Je pourrais être aveugle, je pourrais vivre, je pourrais me nourrir du tissu. J'invite les gens à faire cela d'ailleurs, fermer les yeux et toucher un lin, toucher une soie, toucher un velours. Je peux vous dire rien qu'au toucher si c'est un velours de soie, un mohair. J'aime toutes les matières, le problème c'est s'adapter à la vie des gens. A l'époque, on avait des décors d'hiver et des décors d'été. Au printemps, on enlevait les décors des fenêtres. En hiver on a des velours, bien épais, bien lourds. En été on a envie de lin, de transparence, de légèreté, on travaille des voiles de soie. Le but c'est de donner envie aux gens, quelle que soit la saison de se dire « je suis bien, chez moi, c'est un havre de

paix. » Aujourd'hui on n'a pas les moyens de faire un décor d'hiver et un décor d'été. En ce moment je travaille sur un appartement sur l'île Saint-Louis, très XVIIIème avec des tapisseries Aubusson, et j'ai proposé des tissus du Designer's Guild, très vives, osées. Et la cliente un peu réticente au début m'a fait confiance. Je travaille aussi avec des matières contemporaines, avec des tissus à mémoire avec du métal.

A quel type de difficultés êtes-vous confronté dans votre métier ?
Continuité du métier, trouver des jeunes, on a beaucoup de travail en ce moment, je cherche des compagnons et je n'en trouve pas. On a un gros problème de main d'œuvre. Arriver à faire comprendre aux gens le coût des choses, la qualité du métier qu'on leur donne. Quand création comprennent quand réfection plus difficile. D'autant plus difficile parce qu'on est dans l'ère du jetable, et que les gens n'ont plus la notion de la réfection. Quand on aime un objet le temps n'a plus d'importance, ce qu'il l'est c'est de lui redonner une vie, une âme. Il faut savoir respecter l'objet aussi, on ne refait pas un siège en deux minutes. ■■■

